

Signe de marque

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 33

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-210621>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'APPEL DU POÈTE

La guerre terrible qui désole actuellement l'Europe fait songer aux événements de 1870, encore que ces derniers n'égalent point, certes, en gravité, ceux auxquels nous assistons et surtout ceux que nous réservent les jours qui vont suivre.

De quoi demain sera-t-il fait ?...

A titre documentaire, voici quelques extraits d'un appel qu'adressait, il y a quarante ans, Victor Hugo, aux Allemands marchant sur Paris. Le généreux optimisme du grand poète fut-il souvent plus vibrant ?

« Allemands, celui qui vous parle est un ami.

« Il y a trois ans, à l'époque de l'Exposition de 1867, du fond de l'exil — Victor Hugo était alors un Guernesay — je vous souhaitais la bienvenue dans votre ville ?

« Quelle ville ?

« Paris.

« Car Paris ne nous appartient pas à nous seuls. Paris est à vous autant qu'à nous. Berlin, Vienne, Dresde, Munich, Stuttgart sont vos capitales ; Paris est votre centre. C'est à Paris que l'on sent le battement du cœur de l'Europe. Paris est la ville des villes. Paris est la ville des hommes. Il y a eu Athènes, il y a eu Rome, et il y a Paris.

« Paris n'est autre chose qu'une immense hospitalité.

« Aujourd'hui vous y revenez.

« Comment ?

« En frères, comme il y a trois ans ?

« Non. En ennemis.

« Pourquoi ?

« Quel est ce malentendu sinistre ?

« Deux nations ont fait l'Europe. Ces deux nations sont la France et l'Allemagne. L'Allemagne est pour l'Occident ce que l'Inde est pour l'Orient, une sorte de grande aïeule. Nous la vénérons... Mais que se passe-t-il donc ? et qu'est-ce que cela veut dire ?

« ... Pourquoi cette invasion ? Pourquoi cet effort sauvage contre un peuple frère ?

« Qu'est-ce que nous avons fait ?

« Cette guerre, est-ce qu'elle vient de nous ? C'est l'empire qui l'a voulue ; c'est l'empire qui l'a faite. Il est mort. C'est bien.

« Nous n'avons rien de commun avec ce cadavre.

« Il est le passé, nous sommes l'avenir.

« Il est la haine, nous sommes la sympathie.

« Il est la trahison, nous sommes la loyauté.

« Il est Capone et Gomorrhe, nous sommes la France.

« Nous sommes la République française ; nous avons pour devise : *Liberté, Égalité, Fraternité* ; nous écrivons sur notre drapeau : *Etats-Unis d'Europe*. Nous sommes le même peuple que vous. Nous avons eu Vercingétorix comme vous avez eu Arminius. Le même rayon fraternel, trait d'union sublime, traverse le cœur allemand et l'âme française.

« ... Cette guerre, Allemands, que sera-t-elle ? Elle est finie puisque l'empire est fini. Vous avez tué votre ennemi, qui était le nôtre ; que voulez-vous de plus ?

« Vous venez prendre Paris de force ! Mais nous l'avons toujours offert avec amour. Ne faites pas fermer les portes par un peuple qui toujours vous a tendu les bras. N'ayez pas d'illusions sur Paris. Paris vous aime, mais Paris vous combattrait. Paris vous combattrait avec toute la majesté formidable de sa gloire et de son deuil. Paris, menacé de ce viol brutal, peut devenir effrayant.

« Jules Faon, nous l'a dit éloquentement ; tous nous vous le répétons : Attendez-vous à une résistance indignée.

« ... Paris est redoutable. Soyez pensifs devant

Paris. Toutes transformations lui sont possibles. Ses molasses vous donnent la mesure de ses énergies ; on semblait dormir, on se réveille ; on tue l'idée du fourreau comme l'épée, et cette ville qui était hier Sybarès peut être demain Saragosse.

« Est-ce que nous disons ceci pour vous intimider ? Non, certes, on ne vous intimide pas, Allemands. Vous avez eu Galgacus contre Rome et Kœrner contre Napoléon. Nous sommes le peuple de la *Marseillaise*, mais vous êtes le peuple des *Sommets cuirassés* et du *Cri de l'Épée*. Vous êtes cette nation de penseurs qui devient au besoin une légion de héros. Vos soldats sont dignes des nôtres ; les nôtres sont la bravoure impassible, les vôtres sont la tranquillité intrépide.

« ... La mort de Paris, quel deuil !

« L'assassinat de Paris, quel crime !

« Le monde aurait le deuil, vous auriez le crime.

« N'acceptez pas cette responsabilité formidable. Arrêtez-vous !

« ... En ruinant Paris, vous le sanctifierez. La dispersion des pierres fera la diversion des idées. Jetez Paris aux quatre vents, vous n'arriverez qu'à faire de chaque grain de cette cendre la semence de l'avenir. Ce sépulcre crierait : Liberté ! Égalité ! Fraternité !... »

Signe de marque. — Un colonel faisant une inspection au camp de Bière, questionna un soldat du train.

— A quoi reconnaît-on qu'un cheval est malade ?

— C'est qu'il ne mange pas et regarde de travers.

— Oui, mais n'y a-t-il pas un autre signe plus particulier ?

— Ma foi, voilà colonel, chez nous quand un cheval est malade « y vient pâle. »

POURQUOI ?

Pourquoi les familles affligées par la perte d'un des leurs éprouvent-elles le besoin d'annoncer par la voie des journaux : que le défunt est mort *après de longues souffrances vaillamment supportées* ?

Comme dit une chanson de Dalcroze : « Si tu crois qu'ça m'a fait quelque chose... »

Pourquoi, lorsque deux vieillards et plus se trouvent réunis, se croit-on forcé d'additionner les âges de ces vénérables ?

Pourquoi les journalistes consacrent-ils une place exagérée aux inaugurations de voies de communications et à la première course d'un nouveau bateau, s'étendant complaisamment et longuement sur la richesse et la succulence des menus offerts aux invités ? Vous verrez ça à l'inauguration du Frasnè-Vallorbe.

Pourquoi, dans les nécrologies, un radical est-il toujours « convaincu » ?

Pourquoi, lorsqu'un tram-bondé s'arrête pour laisser descendre un monsieur maigre, se trouve-t-il souvent à l'arrêt une grosse dame pour le remplacer ?

Pourquoi les indécents qui vont commettre une indiscretion vous abordent-ils toujours en vous disant : *Si je ne suis pas trop curieux ?...*

Pourquoi ne dit-on jamais d'un prédicateur ou d'un orateur qu'il a terminé trop tôt son discours ?

M.

Le théâtre de la guerre.

La librairie Attinger, Neuchâtel, publie une carte coloriée, très claire, du théâtre actuel des hostilités entre la France, la Belgique et l'Allemagne. Cette carte est indispensable à qui veut s'y reconnaître dans le fouillis inextricable des nouvelles d'origines très diverses et le plus souvent contradictoires, données par les journaux sur les opérations des armées en campagne. Elle ne coûte que 50 centimes.

Liantré. — L'étai à n'a granta rehiuva. Lo colonet avai bailli l'odre à n'on commis dè porta son pllioton à l'hauteu doù chisième hommo.

Noutron gaillà que n'avai pas bin comprai, fà aguelli lè sordats lè z'on su lè z'autrè ; mǎ ma fǎi quand lai in eùt doù dè catala su lo premi, ci ziaquè sailleai n'a lingua coumin on panaman.

Su cin lo commis s'in va vai lo colonet et lai fǎ :

— Ye voliu fère exècuta voutro n'odro ; mǎ ne son qué trǎi lè z'on su lè z'autrè et cè dè dèzo fǎ dza onna potta daù diabblio !

Une fière réponse. — Un brave homme avait une dispute avec sa femme. Celle-ci saisit un balai pour frapper son mari, qui se réfugia derrière le lit.

— Veux-tu sortir de là, grouie bourtia !

— Non, je ne veux pas sortir. Je veux te faire voir que je suis un homme !

Pardon. — Un pasteur bénissait le mariage d'une femme de 60 ans avec un jeune homme de 25 ans. Il prit pour texte de son allocution : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Vieille chanson villageoise

de chez nous.

A la ville, pour déjeuner,
L'on y boit du thé, du café,
Du chocolat l'on fait usage ;

Mais chez nous, nous nous contentons
D'une soupe aux choux, aux oignons.
C'est la loi de notre village.

A la ville, on trouve au bazar
Des parfums, des mouches, du fard,
L'on fait à son gré son visage ;
Mais chez nous, nous nous contentons
De ce que de Dieu nous tenons.
C'est la loi de notre village.

A la ville, l'après-dîné,
Lisette sur le canapé,
Prenait des airs de haut étage ;
Chez nous point de ces grandeurs-là,
Le gazon nous sert de sofa.
C'est la loi de notre village.

A la ville, on n'épouse pas
Une belle pour ses appâts ;
Le bien y fait le mariage ;
Chez nous, pour former un lien,
Il nous suffit de s'aimer bien.
C'est la loi de notre village.

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions, Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce

::

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Co.